

émerger une « conscience citadine » et de nouveaux comportements publics (Alexandra Yerolympos) ; le rôle que jouent à cette même époque les clubs sportifs saloniens, à la faveur de l'essor des sports modernes, dans la diffusion au sein de la bourgeoisie locale de modes de vie et de sociabilité européens (Meropi Anastassiadou) ; l'évolution, au seuil du xx<sup>e</sup> siècle, des pratiques sociales d'une famille aisée de la communauté juive de Smyrne (Henri Nahum) ; les relations que l'on pouvait entretenir ou cultiver, dans la société grecque, par le truchement de la vieille coutume de la visite (Maria Couroucli).

Dans l'introduction, François Georgeon ordonne clairement au regard de la thématique du recueil l'apport de ces treize articles, inconvenient du genre, quelque peu clos sur eux-mêmes, nous donne une utile mise au point sur les possibilités d'application du concept de « sociabilité » dans le contexte de l'histoire ottomane, retient l'importance des évolutions que connaissent, dans les dernières décennies de l'Empire, les sociabilités traditionnelles avec, notamment, la modernisation des villes, le développement d'une vie associative et l'éveil des nationalismes, avant de souligner le caractère précaire du « vivre ensemble » ottoman, menacé à tout moment par les flambées de violence. Portant sur une matière neuve aux contours encore imprécis, et dans les limites qui lui sont propres, l'ouvrage présente bien sûr quelques lacunes (ainsi, les convivialités féminines, les réseaux politiques) et laisse dans l'ombre ou de côté certaines questions. On aurait aimé en savoir un peu plus, par exemple, sur les représentations collectives qui ne pouvaient manquer de façonner à la longue les traits des sociabilités, spontanées ou nécessaires, durables ou éphémères, qui s'inscrivaient dans les relations entre les différentes communautés. Relations que par ailleurs le pouvoir ottoman, lorsqu'il n'essayait pas de les limiter, manifestement n'encourageait guère, rejoignant en cela ce que la société elle-même avait sans doute déjà développé : « un art de vivre côte à côte, écrit Bernard Lory, beaucoup plus qu'un art de vivre ensemble ».

Ainsi se présente donc, rapidement résumée, cette tentative d'identification et de mise en perspective des sociabilités ottomanes qui, tout en éveillant l'intérêt pour la voie d'étude qu'elle trace, invite aussi à porter plus loin, à l'aide de nouvelles questions, les recherches concernant l'histoire de cette « société plurielle » aujourd'hui complètement disparue.

Michel AGHASSIAN.

*Great Need Over the Water, The Letters of Theresa Huntington Ziegler, Missionary to Turkey, 1898-1905*, sous la direction de Stina KATCHADOURIAN, Reading, Grande-Bretagne, Taderon Press pour le Gomidas Institute, Ann Arbor, Michigan, 1999, 375 p.

L'Arménie ottomane d'où sont originaires la plupart des Arméniens de la diaspora occidentale est un territoire qui fait l'objet d'investissements affectifs et de sublimes nostalgiques. Le contact perdu avec ce foyer « originel » après la rupture consécutive au génocide de 1915 ne permet plus d'envisager cet espace autrement. C'est bien le mérite des lettres de Theresa Huntington Ziegler, missionnaire en Turquie, et plus précisément à *հարբըրդ*-Harpout de 1898 à 1906, que d'apporter un éclairage sur la société et la vie quotidienne en Arménie occidentale à la fin de l'époque hamidienne, sans la coloration nostalgique due à une perte irrémédiable.

Le volume rassemble la correspondance de la jeune Theresa Huntington, missionnaire du Congregational Woman's Board of Missions, [Office des missions des femmes congrégationalistes], pendant son séjour à *հարբըրդ*, avec sa famille en Nouvelle-Angleterre. L'appareil critique a été établi par Stina Katchadourian, une intellectuelle finlandaise de langue suédoise, qui a fait ses études à l'université de Stanford en Californie. Des recherches complémentaires, notamment dans les archives de l'American Board of Commissioners for Foreign Missions,

[Office américain des délégués aux missions étrangères], lui ont permis d'enrichir l'édition par des documents photographiques et d'autres textes, en particulier des articles du *Missionary Herald* ainsi que de *Life and Light for Women* écrits ou inspirés par Theresa elle-même ou d'autres membres de la même mission, dont Ellsworth Huntington, le propre frère de Theresa, ainsi que des courriers diplomatiques du consul américain, le D<sup>r</sup> Norton, en poste, à partir de 1900, à Մալաթիա, (Mamuret-ül-Aziz), non loin de Կարս. Ces documents permettent de préciser les propos privés de la correspondance familiale, souvent objets d'une autocensure anticipant sur la censure hamidienne du courrier.

Nous disposons donc là d'un témoignage de première main, très précieux pour l'historien du monde ottoman finissant.

Après les massacres de 1895-1896, un calme relatif revient dans les provinces arméniennes. Néanmoins, les lettres de Theresa attestent de la répression et des persécutions « douces » de l'époque hamidienne. Celles-ci prennent la forme d'une pression fiscale inique : un foyer arménien est ainsi responsable des dettes d'impôt de personnes apparentées qui ont émigré, ce qui finit par priver les Arméniens de leurs terres agricoles. À cela s'ajoutent les manifestations d'hostilité de la population turque ou kurde : bagarres à coups de pierres entre enfants, champs saccagés et « chasses aux sorcières » contre les révolutionnaires y compris parmi les professeurs arméniens des écoles américaines, en général peu enclins à des engagements qui mettraient en péril leur statut social. La police ottomane ne recule pas devant l'utilisation de la torture, coups et privation de sommeil, pour extorquer des aveux.

Il n'est pas étonnant que ce climat de violence, tantôt larvée, tantôt ouverte, provoque l'émigration massive des Arméniens de l'Arménie ottomane, en particulier de la plaine de Կարս, principalement vers les États-Unis.

L'Arménie occidentale telle qu'elle apparaît à travers cette correspondance n'a rien d'un paradis terrestre. Si la beauté de la nature est souvent soulignée, sa dureté l'est aussi : irrégularité des précipitations, sol rocailleux. Les relations entre les populations sont souvent empreintes d'une grande violence. Les musulmans – Turcs, Kurdes ou Circassiens – semblent vivre dans un monde à part, tout juste contigu, en tout cas menaçant.

L'état sanitaire est déplorable avec des maladies infectieuses, notamment infantiles, endémiques et une hygiène insuffisante. On mange dans le même plat. Les maisons en torchis, sans vitres, chauffées à la bouse séchée, s'écroulent quand les murs sont gorgés d'eau...

L'action des missionnaires reprend de plus belle après les massacres de 1895-1896. Il faut reconstruire les bâtiments détruits par les incendiaires, en essayant d'obtenir des indemnités de l'État ottoman, reconnu responsable. Les deux directeurs successifs de la base missionnaire de Կարս, le D<sup>r</sup> Gates puis Henry Riggs, se consacrent, à partir de 1900, à la réédification et à l'agrandissement des bâtiments américains. Les nouveaux bâtiments seront construits en quelques mois et constitueront l'ensemble architectural en pierre le plus imposant de toute la région, sur les hauteurs du quartier arménien (photographie p. 187).

Le travail missionnaire américain à Կարս comprend une action de soutien dirigée vers les orphelins de 1895, une œuvre de scolarisation privée payante du jardin d'enfant au niveau supérieur à l'Euphrates College, une aide médicale. Huntington estime que la scolarisation des filles est due à l'action des missionnaires. Leur travail est davantage de nature religieuse lorsqu'il s'agit d'animer des écoles du dimanche, des cercles féminins de prières, d'organiser des cours de théologie pour les pasteurs déjà en fonction dans la région. L'impact du travail missionnaire dépasse la petite communauté ralliée au protestantisme, la seule véritable forme du christianisme pour Huntington.

Les Arméniens apparaissent très avides d'acculturation. Une des conséquences les plus directes du travail des missionnaires est l'orientation du flux migratoire hors de l'Arménie

ottomane vers les États-Unis d'Amérique et non tant le progrès des populations sur place, avec un double processus ambivalent : une certaine émancipation, conjuguée à une aliénation à l'égard de l'environnement ottoman dans lequel il devient difficile de vivre. La présence des missionnaires américains est une aide au départ ; l'enseignement de la langue anglaise y contribue également indirectement. Les missionnaires sont conscients de cette ambiguïté des résultats obtenus. Mais dans cette période faisant suite aux massacres de 1895, ils se consolent en s'imaginant qu'il s'agit là d'un moindre mal.

Le lecteur attentif peut reconnaître certains traits culturels décrits par Huntington qui semblent avoir toujours cours, au moins dans des communautés arméniennes du Proche-Orient, en particulier à Alep ou à Beyrouth. Ces observations laisseraient penser qu'il y a eu une certaine continuité malgré l'expérience du génocide et le changement radical de milieu.

Avant 1915 déjà, les Arméniens avaient une tradition de la vie en orphelinat, ce qui implique des modes d'intégration économique particuliers dans le tissu social par la suite. La plupart des orphelins font l'apprentissage d'un métier artisanal en institution afin de gagner leur autonomie. Ce sont les mêmes schémas de socialisation qui seront réactivés à plus grande échelle en Syrie et au Liban après le premier conflit mondial.

Le regard de Theresa Huntington est parfois arrogant et souvent américano-centré. La missionnaire écrit à une époque où la supériorité du monde occidental, paroxystique en Amérique du Nord, s'impose d'évidence. Ce monde est l'objet d'envie, de jalousie, mais il sert de modèle. Ce monde d'avant la première guerre assigne des places bien déterminées au bien, au mal, et corollairement au progrès ou à l'arriération. Il n'est pas question de douter soi-même ou d'initier au doute. Une rébellion d'adolescents doit être punie, les cheveux des enfants doivent être brossés tous les jours, les cols des jeunes filles doivent être impeccablement blancs. L'assurance de ces propos, des jugements de valeur témoignent de la distance entre l'univers mental de la missionnaire et le nôtre.

Pourtant la missionnaire semble se rapprocher des populations indigènes, qu'elle désigne par le terme ambivalent de « native ». Theresa Huntington apprend l'arménien occidental et le turc. Elle parseme d'ailleurs ses lettres de mots transcrits de l'arménien, comme par exemple *ժածոնք*, *հանդիս*. Il est fait mention d'autres membres de ce milieu missionnaire faisant le chemin de l'acculturation de l'Occident vers l'Orient. Ainsi Henry Riggs parle couramment turc, arménien et kurde.

Le milieu missionnaire est en interaction réelle avec la réalité sociale ottomane. Une rencontre a bien eu lieu, même si ses termes ne pouvaient être ceux de l'égalité. Cet ouvrage nous donne les moyens de l'apprécier.

Hervé GEORGELIN.

*Marsowan 1915 : The Diaries of Bertha B. Morley*, sous la direction de Hilmar KAISER, Reading, Grande-Bretagne, Taderon Press pour le Gomidas Institute, Ann Arbor, Michigan, 1999, 79 p.

Cet ouvrage constitue un témoignage que l'on doit lire et citer. Dans sa concision, il ne laisse aucun doute au lecteur de bonne foi quant à la réalité du génocide subi par les Arméniens, à moins que la reconnaissance de la réalité du génocide arménien ne soit pas un problème de preuve... Il s'agit d'une transcription complète des journaux de Bertha Morley, tenus de mai à septembre 1915. B. Morley était missionnaire de la Western Turkey Mission of the American Board of Commissioners for Foreign Missions [Mission de Turquie occidentale de l'Office américain des délégués aux missions étrangères]. Elle vint pour la première fois à Marsowan en

1911, puis enseigna à Constantinople de 1911 à 1913, pour devenir missionnaire de 1913 à 1916, à Marsowan-Merzifon. En 1916, après son retour aux États-Unis, B. Morley continuera à s'intéresser activement au sort des Arméniens rescapés de Syrie et du Liban. Elle s'occupera de l'orphelinat d'Antoura à Beyrouth et reviendra même temporairement à Marsowan en 1919.

Ces journaux n'étaient pas destinés à être publiés. Ils juxtaposent certains propos d'une façon qui peut étonner. Le texte entremêle des éléments de description et d'analyse du génocide arménien en cours avec des remarques d'ordre privé qui montrent que la vie quotidienne des missionnaires se poursuit malgré tout. En particulier, Bertha Morley continue à penser aux anniversaires de certains membres de la mission ou se réjouit de pouvoir prendre un bain dans une baignoire en porcelaine alors que la ville a été vidée de sa population arménienne. La juxtaposition parfois incongrue des propos provoque un sentiment de malaise chez le lecteur mais il y allait de l'exhaustivité de la publication du document. Hilmar Kaiser a adopté le parti pris de l'absolue fidélité à l'original. Les propos d'un journal intime n'ont pas vocation à être conformes à une quelconque bienséance.

Les brutalités, persécutions et déportations génocidaires débutent à la fin de l'année scolaire 1914-1915. Pendant les vacances, l'environnement humain de la mission protestante américaine est liquidé.

L'ampleur des persécutions et leurs fins font l'objet de conjectures de la part des missionnaires qui ne soupçonnent pas la réalité du génocide mais la reconnaissent peu à peu. On cherchera bien sûr en vain le terme de génocide dans ce texte, puisque le concept est formulé après la deuxième guerre mondiale. Néanmoins certaines formulations approchent de très près la réalité : « Il semble que l'on cherche l'écrasement ou l'annihilation de la race » (p. 12). Morley saisit la différence de nature entre le génocide qui débute en 1915 et les massacres qui ont eu lieu en 1895 : « Cette époque est bien pire que celle du massacre » (p. 22).

Le caractère général de l'entreprise destructrice est perçu par les missionnaires qui apprennent par des voyageurs que d'autres villes ont été vidées de leur population arménienne. Tout le monde semble savoir par des rumeurs, des propos rapportés ce qui se passe dans les colonnes de déportés et notamment que celles-ci n'ont pas pour but d'arriver à bon port. Le 15 août 1915, un inspecteur juif de la Dette Publique, ayant voyagé en Anatolie orientale, confirme la généralité de la destruction de la population arménienne ottomane (p. 54).

Un même schéma de destruction de la société arménienne se trouve appliqué dans l'ensemble de l'empire. Les conscrits arméniens sont désarmés et cantonnés dans des régiments de terrassement, on arrête et humilie par des sévices les notables, on déporte la population masculine âgée de plus de quatorze ans, on organise des colonnes de déportés composés surtout de femmes, de vieillards, de jeunes enfants, qui deviennent la proie de toutes les exactions en chemin. Les femmes sont violées ou enlevées. Les enfants attisent également les convoitises. L'ordre de déportation de tous les Arméniens sans exception reviendra constamment avant les quelques exemptions qui seront accordées par Constantinople, plus tard pendant l'été.

Les autorités ottomanes déploient un discours justificateur des cruautés en cours. Les Arméniens sont déplacés à cause de leurs activités révolutionnaires. On criminalise les partis arméniens révolutionnaires, *hentschakian* et *dachnaksakan*, alors qu'ils avaient une existence légale dans le jeu politique qui s'est ouvert après 1908. Le parti *dachnaksoutioun* a même été un allié du Comité Union et Progrès (CUP). Le *kaimakam* argue des désertions et des armes cachées comme justification. Personne ne s'inquiète de savoir si la population non arménienne est plus ou moins armée que les Arméniens. La destruction de l'*Ermeni milleti* doit être présentée comme une entreprise de légitime défense : « Ce qui a été fait aux Arméniens ici n'est qu'une fraction de ce qu'ils ont fait aux Turcs en d'autres endroits – à Van pas un enfant turc n'est demeuré dans son berceau –, également dans les régions de Mouch, Bitlis et Erzurum », affirme le *kaimakam* (p. 26).

Le vocabulaire du temps pour désigner le phénomène impose le terme de *sevkiyat* que Morley reprend en anglais pour se protéger de la réalité innommable. Il s'agit d'un euphémisme, dissimulateur dans le cas des autorités ottomanes et autoprotecteur sous la plume de Morley, qui laisse la place, plus tard dans le cours du texte, au mot *deportation* (p. 50) et même *mahd*, soit « destruction », prononcé par le professeur de turc Vehbi efendi à l'Anatolia College.

L'entreprise de destruction génocidaire doit s'effectuer dans la discrétion. Les responsables ottomans limitent les possibilités de communication avec Constantinople et surtout avec l'ambassade des États-Unis : « Aucune nouvelle du monde extérieur » (p. 11). La circulation des personnes est rendue difficile par un système d'autorisation administrative de voyage (*teskere, vesika*). Les informations qui parviennent aux missionnaires sont donc composées de rumeurs et de nouvelles plus certaines. Morley tâche de faire le tri, indique ses doutes par la particule turque *emiş*, qui équivaut à « on affirme que... ».

Le génocide arménien a des conséquences matérielles pour les populations voisines. Les déportés cherchent à liquider leurs biens eux-mêmes pour disposer de liquidités pendant la déportation. Les prix chutent devant l'afflux de biens sur le marché. Les ventes dans l'urgence provoquent parfois des propos cyniques. En effet, pourquoi acheter alors que ces biens seront disponibles gratuitement ? Les biens immobiliers des déportés sont recensés par une commission *ad hoc*. Les dignitaires ottomans affirment que tout sera enregistré pour que la contre-valeur soit remise aux Arméniens à leur arrivée au terme de la déportation... Les maisons vidées de leurs habitants suscitent les convoitises des pilliers. Les dignitaires de l'administration ottomane se servent d'abord : « Le *kaimakam* va emménager dans la maison Manissadjian et le commandant de gendarmerie dans la maison Tchizmedjian » (p. 29).

Le discours des élites arméniennes demeure celui de la loyauté envers l'empire alors même que les persécutions ont déjà commencé : « Dimanche dernier, à l'église protestante, MM. Hagopian, Demirdjian et Gulian ont appelé les gens à être loyaux envers le gouvernement, à livrer les armes et les déserteurs » (p. 6). Le journal révèle l'échec politique de l'élite arménienne face à la machine génocidaire. Il n'est jamais question de tentative de rébellion.

De nombreuses annotations dans ce journal annoncent la Turquie actuelle. Le CUP visait l'homogénéité religieuse globale atteinte aujourd'hui car « les Turcs veulent la Turquie pour les Turcs » (p. 23). Il se peut qu'en Anatolie, malgré les apparences, il existe encore des crypto-chrétiens ou des personnes ayant conscience de leur origine ethno-religieuse non turque. Une convertie affirme que « bien qu'ils se soient convertis temporairement, elle pourra élever [ses enfants] en tant que chrétiens » (p. 29). La communauté arménienne d'Istanbul d'aujourd'hui est composée en partie d'oubliés du génocide, turcisés au moins au point de vue linguistique.

La présence des Grecs, les Pontiques dans la région de Marsowan, est, dans un premier temps, tolérée dans l'empire mais elle n'est pas admise comme allant de soi. Le *mutasarrif* déclare que les Grecs seront épargnés tant que la Grèce ne déclarera pas la guerre à l'Empire ottoman (p. 61). D'autres personnages, de rang plus modeste, sont encore plus clairs : « [Le receveur des postes] dit que les personnes d'autres races doivent rester ici en tant qu'hôtes, mais pas comme ottomans. Le D<sup>r</sup> White lui demanda si cela concernait les Grecs. Il répondit : "Oui, il faut qu'ils partent aussi." » (p. 32). Il en sera d'ailleurs bien ainsi. La région pontique sera nettoyée, à partir de mai 1919, de la présence grecque orthodoxe.

La conversion à l'islam et le changement de nom ne garantissent pas la sécurité. Les Arméniens convertis [*turned*] sont aussi emmenés en déportation : « On ordonne maintenant à tous les Arméniens qui se sont faits turcs de partir » (p. 21). Leur usage de la langue arménienne n'est pas apprécié par leurs nouveaux coreligionnaires. Au cours de l'été arrive de Constantinople l'ordre d'épargner les Arméniens catholiques et protestants. « Le *kaimakam* est exaspéré par le fait que les catholiques et les protestants soient exemptés alors que les Arméniens convertis doivent partir » (p. 67). Le projet génocidaire n'est pas déterminé par des facteurs religieux. Il s'agit d'un problème national. Dès le 11 septembre 1915, il n'y a plus aucun Arménien

converti en ville. Seuls demeurent sur place les rares Arméniens ayant un rapport direct avec la mission américaine.

Nous disposons donc là encore d'un témoignage de première main, très précieux pour l'historien de la fin de la période ottomane. Sa publication ne peut qu'être saluée.

H.G.

**Lorne SHIRINIAN**, *Survivor Memoirs of the Armenian Genocide*, Reading, Grande-Bretagne, Taderon Press, 1999, 81 p.

L. Shirinian, professeur de littérature comparée au Canada et écrivain lui-même, nous livre ici un petit vade-mecum en quatre chapitres, invitant à analyser les mémoires de survivants de 1915, en tant que genre problématique car à la fois littéraire et historiographique, « spécifique et authentique » de l'expérience génocidaire, ayant connu un développement inouï depuis la fin de la première guerre mondiale.

Les mémoires sur lesquels Shirinian attirent notre attention sont ceux que des survivants ont produits en Amérique du Nord et écrits en anglais. Une sélection de ces mémoires est donnée en fin de volume (p. 77-79). Shirinian en vient à s'intéresser à ces textes car ils sont pour lui des éléments centraux d'un éventuel maintien d'une arménité en diaspora nord-américaine. Ils forceraient les individus à réévaluer leur position envers leur identité et leur communauté arméniennes (p. 24). On pourrait objecter que cette définition du processus identitaire arménien est quelque peu morbide, qu'il n'est pas attesté dans toutes les communautés diasporiques.

Les mémoires de survivants ont pour but de saisir ce qui a été vécu dans la singularité, mais également de tenter une transmission de l'expérience de dimension collective à une génération suivante dont l'identité arménienne serait moins certaine dans le contexte diasporique. Ils sont autre chose qu'une autobiographie car ils traitent de l'histoire d'un groupe national dans son ensemble. Le mémoire permet à un rescapé de sélectionner ses souvenirs, de les interpréter et de mettre de l'ordre dans le chaos de la destruction. L'impossibilité de créer un autre genre d'expression serait due à la non-reconnaissance du génocide et à la nécessité éternelle d'apporter la preuve de ce qui est nié. Les Arméniens seraient toujours ramenés à leur posture de victimes, témoins et accusateurs. Écrire un mémoire, pour un survivant, ce serait résister à l'entreprise de déni perpétuel du gouvernement turc.

Le troisième chapitre (p. 31-39) aborde le problème de la présence quasiment systématique de documents photographiques dans les mémoires de survivants. Ce besoin est tellement impérieux qu'il pousse à reprendre des reproductions sans même s'inquiéter de l'identification correcte de ces photographies. Le quatrième chapitre (p. 41-65) est une sélection des photographies ou des types de photographies apparaissant le plus souvent dans les mémoires de survivants.

H.G.

**Jean-Varoujean GURÉGHIAN**, *Le Golgotha de l'Arménie Mineure. Le destin de mon père*, préface d'Yves Ternon, Paris, L'Harmattan, coll. Mémoires du XX<sup>e</sup> siècle, 1999, 206 p.

Les récits de vie sont des outils importants pour l'historien, éclairant les événements et leur impact sur la société par la vision « de l'intérieur » et « d'en-bas » que l'on ne retrouvera jamais dans les archives officielles. Le cas de cet ouvrage de Jean-Varoujean Guréghian où la « petite histoire » familiale – qui couvre près d'un siècle –, non seulement rejoint la « grande histoire » nationale, mais en est un reflet emblématique, ne déroge pas à cette règle.